

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication à l'Oratoire du Louvre le 29 Août 2021
Commémoration de la Saint Barthélémy

« Contrains-les d'entrer » ou le droit à l'errance
Luc 14, 12-24

Il dit aussi à celui qui l'avait invité : lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et qu'on ne te rende la pareille. Mais, lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. Et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent pas te rendre la pareille ; car elle te sera rendue à la résurrection des justes. Un de ceux qui étaient à table, après avoir entendu ces paroles, dit à Jésus : Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu ! Et Jésus lui répondit : Un homme donna un grand souper, et il invita beaucoup de gens. À l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés : Venez, car tout est déjà prêt. Mais tous unanimement se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté un champ, et je suis obligé d'aller le voir ; excuse-moi, je te prie. Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de boeufs, et je vais les essayer ; excuse-moi, je te prie. Un autre dit : Je viens de me marier, et c'est pourquoi je ne puis aller. Le serviteur, de retour, rapporta ces choses à son maître. Alors le maître de la maison irrité dit à son serviteur : Va promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur dit : Maître, ce que tu as ordonné a été fait, et il y a encore de la place. Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon souper.

La parabole que Jésus raconte dans l'Évangile de Luc commence par une invitation à l'ouverture et à la générosité. Jésus recommande à celui qui l'accueille chez lui, d'inviter à sa table, non pas ses amis, mais des gens qu'il n'aurait pas forcément osé ou voulu inviter : des boiteux, des estropiés, des aveugles, c'est-à-dire tous ceux qui, ne l'oublions pas, à l'époque de Jésus sont réputés porter, dans leur infirmité même, les stigmates du péché. L'opinion courante d'alors est qu'il faut bien qu'eux ou leurs parents aient péché pour que le malheur les touche de la sorte. Alors, les accueillir pour un dîner relève du courage, et même de la résistance à l'opinion commune. En entendant cette recommandation, et sans doute en imaginant ce repas comme l'image même de la grâce, un convive dit à Jésus : *Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu !*

Alors, comme pour calmer l'ardeur de cet invité qui se croit déjà dans le royaume de Dieu, Jésus raconte cette étrange parabole du grand festin où aucun des invités ne prend la peine de se rendre, trop occupés qu'ils sont à leurs propres affaires. Il est vexant, il est même un peu humiliant de donner de son temps et de ses biens avec générosité pour se voir négligé de la sorte. Et le Maître de maison, voyant qu'il donne « des perles aux cochons », réagit en ajustant la liste des invités à cette grâce qu'il veut offrir. Mais voilà que, même en allant chercher ceux qui ont soif de grâce, par leur situation même, il reste de la place à la table du Maître. Alors vient cet ordre étrange : « *Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie* ».

Ce petit bout de verset, a sans en avoir l'air, une importance cruciale. Car, dans l'histoire du christianisme, il a permis à des théologiens de justifier la contrainte en matière de foi. Saint Augustin, qui, prétendant d'abord, que l'homme ne peut croire que s'il le veut, changera d'opinion devant le mouvement Donatiste, qu'il considère comme une hérésie. Pour justifier la répression de cette hérésie, Augustin va aller jusqu'à écrire à l'évêque donatiste Vincent : « *il ne faut pas regarder si l'on force, mais à quoi l'on force, c'est-à-dire, si c'est au bien ou au mal. Ce n'est pas que personne devienne bon par la force : mais la*

crainte de ce qu'on ne veut point souffrir fait ouvrir les yeux à la vérité » (Lettre XCIII) Ce que dit ici Augustin, c'est que devant un petit fer rouge, un bûcher bien ardent, les hérétiques deviennent tout à coup plus clairvoyants et reviennent de leur erreur. Et Augustin de conclure : « il y a une persécution juste, celle que font les Églises du Christ aux impies. (...) L'Église persécute par amour et les impies par cruauté ».

Cette justification de la violence, le philosophe Pierre Bayle va s'employer à la réfuter pour dénoncer le fanatisme d'État que représente la révocation de l'Édit de Nantes. Reprenant le verset biblique : *contrains-les d'entrer*, Bayle va écrire un commentaire qu'il souhaite lui-même d'un nouveau genre. Il ne cherche pas si théologiquement on peut ou non, à partir de vérités contenues dans la Bible, ou de dogmes édictés par les Églises, justifier les conversions forcées et les massacres, mais il s'emploie à renverser la notion même d'*orthodoxie*. Prenant le contre-pied d'Augustin, Bayle affirme de façon presque christique : « *Et moi je dis à mes lecteurs (...) qu'il ne faut pas regarder à quoi l'on force en cas de religion ; mais si l'on force, et que dès là que l'on force, on fait une très vilaine action et très opposée au génie de toute religion et spécialement de l'Évangile* ». Il n'est donc plus question de débattre sans cesse sur le contenu de la foi, car ces débats n'ont comme seule conséquence que de pervertir la vérité de l'Évangile en position à défendre et de transformer la foi vivante en adhésion à des thèses théologiques qu'on brandit comme des armes. Bayle ne veut plus compter que sur la sincérité de la conscience individuelle.

De notre point de vue contemporain, on pourrait penser comme évidente la tolérance à l'égard de convictions multiples. Mais ce qu'osa écrire Pierre Bayle n'est pas qu'une audacieuse critique du pouvoir absolu de son temps ; Bayle déconstruit tout ce qui, jusqu'à nos jours, constitue le modèle des religions et des Églises.

Car, reconnaître le dogme de l'autre, est encore compris aujourd'hui comme une concession qui revient à perdre son identité. Si j'accepte que d'autres croient autrement, alors qu'en est-il de la valeur de ma propre religion ?

Le problème ici, c'est que les religions se définissent par l'affirmation de dogmes qu'elles prennent pour des vérités immuables. Bayle propose de sortir de ce schéma qui ne peut que conduire à la guerre, et il donne à la notion de tolérance une résonance nouvelle. Il ne s'agit plus de faire le bien d'autrui malgré lui, en faisant souffrir le dissident pour la bonne raison de le conduire ou de le ramener dans un prétendu droit chemin ni de le faire au nom de ceux qui majoritairement partagent les mêmes principes que soi ; avec Bayle, la tolérance devient l'acceptation de l'autre comme autre, sans projet de le convertir à mes propres raisons. Une cohabitation pacifique de multiples façons de croire. Telle est la visée de Bayle quand il avance ses arguments en faveur d'une liberté de conscience de chacun.

Il faudra donc renoncer à avoir raison sur tous les autres et renoncer aussi à l'Église une et indivise, car accepter les points de vue différents signifie accepter l'apparition de multiples sectes qui inventent à loisir leurs propres dogmes. En matière de religion, il n'y a pas de preuve que ce que l'on croit est vrai, il n'y a que les fruits de la foi qui puissent révéler si ce que l'on croit est juste.

Alors, dans cette quête sincère de fidélité à la foi, quel critère Bayle propose-t-il ? Car, comment ne pas errer éternellement de dogme en dogme, quand toutes les sectes se valent ? Quand il n'y a plus d'orthodoxie, comment ne pas s'abuser soi-même et tomber dans l'erreur ? Bayle est bien désarmé devant ce problème du critère.

Voltaire écrit, dans son *poème sur le désastre de Lisbonne* : « J'abandonne Platon, je rejette Épicure. Bayle en sait plus qu'eux tous ; je vais le consulter : La balance à la main, Bayle enseigne à douter, assez sage, assez grand pour être sans système, il les a tous détruits, et se combat lui-même : Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins qui tomba sous les murs abattus par ses mains. »

Nouveau Samson, Bayle serait-il victime du paradoxe qu'il a lui-même créé ? Car le seul critère qu'il peut offrir pour remplacer le magistère de l'Église, c'est la conscience individuelle. Il écrit : « Je dis seulement que la foi ne nous donne point d'autres marques d'orthodoxie que le sentiment intérieur, et la conviction de la conscience ». Pierre Bayle, *De la Tolérance Commentaire philosophique*, Éd Honoré Champion, 2014, p. 328.

La conscience, cette fragile instance qui se dirige elle-même, risque d'être ballotée par les sentiments, les affects et tout ce que l'éducation nous inculque. En réclamant la liberté de conscience comme seule règle de détermination en matière de religion, Bayle s'expose à la menace qu'il voulait combattre : le fanatisme. Car un fanatique peut tuer avec bonne conscience, pourvu qu'il soit convaincu que ce qu'il fait est ce qu'il doit faire devant Dieu.

Quand, à l'écoute du tocsin, de bons catholiques sont sortis pour tuer leurs voisins protestants, n'étaient-ils pas en train de suivre leur conscience ? Quel est l'homme qui, dans le corps social, pourrait se garder de toute influence sur son jugement ? Quel est l'enfant qui, bien éduqué, ne réitère pas les principes qu'on lui a appris et les *a priori* que ses parents ou ses maîtres d'école lui ont inculqués ?

Bayle connaît ces objections, et il les développe lui-même, comme pour mesurer le vertige qui s'empare de

tout homme qui n'a plus que sa conscience pour avancer. Mais il ne renonce pas à ce chemin de crête si périlleux. Car son problème n'est pas l'erreur de l'homme, mais l'homme *errant*. L'homme qui erre avec pour seule boussole sa conscience lui semble plus précieux que toutes les vérités sur Dieu. La pensée de Bayle est, par bien des côtés, christique ; il cherche davantage l'amour du prochain que la vérité sur Dieu. La vie de ceux qui errent sans savoir où est la vérité de Dieu est plus précieuse que tout et Bayle revendique le droit pour la conscience d'être errante.

Entrons de nouveau dans la salle du banquet où nous conviait Jésus dans l'Évangile de Luc.

Jésus a-t-il un autre souci que le bonheur de l'homme ? Il conseille d'abord la générosité gratuite à son hôte, non parce qu'elle est un bien et que la religion commande de le faire, mais parce que, si son hôte suit son conseil, il sera heureux. Et si ce n'est pas de son vivant, ce sera à la résurrection des justes, parce qu'il aura découvert ce qu'est la grâce, le don gratuit.

Dans cette parabole, il n'est question que d'amour inconditionnel de Dieu envers les hommes dans leur fragilité. Et si le maître veut tellement que sa maison soit remplie, c'est pour signifier que ceux qui refusent son don gratuit, n'y ont, tout simplement pas leur place. La parabole, loin de justifier la violence à l'égard de ceux qui ne voudraient pas entrer dans le giron de l'Église, affirme que l'homme qui se dit ami de Dieu et se conduit sans amour à l'égard de son prochain, ne prendra pas part à ce festin qui rend heureux. C'est son droit, sa liberté.

En effet, comment découvrir le bonheur que promet Jésus quand on ne pratique pas la justice envers les autres ?

Dans cette parabole, il ne s'agit donc pas de parler de ceux que l'on contraint d'entrer pour combler les places vides dans la maison du Maître, ceux-là permettent de pousser à son comble sa riposte et de montrer que seule la sincérité et l'amour du prochain ouvrent les portes du royaume de Dieu. Le bonheur promis, est pour ceux qui le refusent superflu, ils pensent avoir mieux ailleurs. Libre à eux de chercher le bonheur ailleurs.

Aucune contrainte ne peut être justifiée par la foi qui s'incarne en Jésus. N'a-t-il pas fait ranger son épée à Pierre, au Mont des Oliviers ? A-t-il jamais été pris en flagrant délit de conversion forcée ? Quelle autre force avait le Christ que sa vulnérabilité humaine devant Dieu ? Seule sa sincérité lui donnait autorité pour parler de la foi en Dieu.

La cruauté au nom de Dieu continue encore aujourd'hui, et nous en voyons de terribles exemples en ce moment même. Aussi paradoxale que puisse être la position d'un penseur comme Pierre Bayle, elle reste la seule voie raisonnable des hommes qui veulent la paix. Pour les autres, il y a la sanction de la loi civile des États quand elle existe et qu'elle garantit la sécurité de chacun.

Le combat pour la liberté de conscience a été mené par des penseurs désarmés comme Pierre Bayle, en acceptant l'errance de la conscience, comme une risque nécessaire à la liberté humaine, ils ont tracé plus de chemins heureux pour l'humanité qu'aucun dogme ne pourra jamais en fermer. « Heureux les artisans de paix ». AMEN.